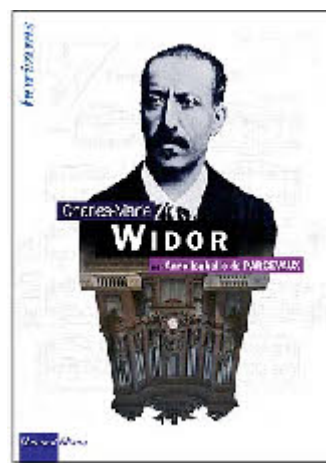


Livres, compte rendu critique. Charles Marie Widor par Anne-Isabelle de Parcevaux (Bleu Nuit éditeur)

Livres, compte rendu critique. Charles Marie Widor. Etonnant profil, prestigieuse carrière, prolifiques dons que ceux de Charles-Marie Widor (1844-1937) : un compositeur adulé, majeur en son temps, aujourd'hui totalement boudé des salles de concerts (!) et qui mérite absolument ce texte documenté, vivant, qui se lit comme un roman.

Widor, organiste et compositeur

On ignore souvent que derrière la stature de l'héritier lyonnais le plus doué d'une famille d'organistes, se cache un tempérament de compositeur, qui encouragé et soutenu par Cavaillé-Coll, Saint-Saëns, Gounod entre autres, rétablit l'excellence française de l'orgue dans la seconde moitié du XIX^e et contribua aussi à la vitalité de l'écriture musicale dans l'Hexagone. Elève à Bruxelles de l'illustre Jacques-Nicolas Lemmens (maîtrise de l'orgue et enseignement de ce que l'on croyait alors dans le sillon du grand JS Bach) et aussi de Fétis (pour la composition), le jeune Widor atteint une perfection qui n'existait plus en France en 1863. A 25 ans, il devient légitimement organiste à Saint-Sulpice à la mort de Lefébure-Wély en janvier 1870... Comme son prédécesseur, César Franck, autre organiste compositeur, Widor écrit plusieurs pièces d'envergure pour l'orgue seul, qu'il nomme « Symphonies » ; mais on doit aussi redécouvrir d'urgence ses pièces chambristes, dont le Trio, le Quintette pour piano (1868), ses Quatuors, miracles de poésie dans la mouvance de



Schumann et de Mendelsohn.

Après la défaite de la France en 1870, et le choc national que suscite ce revers, Widor participe activement à la renaissance de l'art musical français porté et cristallisé par la jeune Société nationale de Musique (fondée en 1873) et dirigé par le seul symphoniste valable et actif après Berlioz, Saint-Saëns. Même Widor offre sa première Symphonie pour orchestre en 1873, auquel succèdent ses Concertos pour piano, violon et surtout violoncelle. Adulé par ses aînés et ses pairs, Widor fait les beaux soirs de l'élite parisienne, dans les salons en particulier grâce à ses opus chambristes et ses recueils de mélodies (d'après Bainville, Gaultier, Hugo soit les Parnassiens..., et dans le style raffiné de Schumann et de Gounod). Evidemment, Widor succombe à la fièvre wagnériste, assistant comme Liszt, Tchaïkovski, Bruckner ou Mahler... à la première Tétralogie en 1876 dans le théâtre de Bayreuth, juste inauguré.



Son œuvre et sa renommée grandissent encore quand il joue ses Symphonies pour orgue en 1878 et 1879 dans la toute nouvelle salle du Trocadéro (butte Chaillot), contenant jusqu'à 5000 personnes et inauguré pour l'expo universelle. Puis ce sont coup sur coup son Psaume 112 et son motet Laudate Pueri Dominum écrits en 1879 pour l'inauguration de l'orgue de Saint-François Xavier qui le propulsent encore en haut de

l'affiche, à tel point que la Société philharmonique de Londres lui commande d'après Goethe La Nuit de Walpurgis et que l'Opéra de Paris rempile pour un ballet, La Korrigane, féerie fantastique en deux actes créée en 1880 qui avant le Casse noisette de Tchaïkovski, associe le typophone, futur célesta à la figure de la Reine des Korriganes, préfiguration de ce que fera le compositeur russe pour son évocation de la

fée dragée ! Voilà qui en dit assez sur le talent d'orchestrateur de Widor, son audace, et sa sensibilité pour les timbres.

On découvre page par page l'étendue d'une culture musicale, d'une générosité humaine, d'un engagement pas seulement artistique mais aussi humain et humaniste il s'est dépensé sans compter pendant la première guerre et est à l'origine de la fondation de la Casa Velazquez à Madrid, équivalent de l'Académie de France à Rome... Il est temps de rétablir Widor parmi ses pairs et de faire entendre sa musique pour orgue, orchestre, instruments chambristes. C'est une faute de l'ignorer encore à ce point. Le livre édité par Bleu Nuit éditeur répare une indifférence injustifiée. A l'heure où l'on ambitionne de ressusciter les grands noms du romantisme français, Widor attend toujours son heure.

Livres, compte rendu critique. Charles Marie Widor par Anne-Isabelle de Parcevaux (Bleu Nuit éditeur). Parution : Avril 2015. ISBN : 978 2 35884 046 0. 176 pages. Prix indicatif : 20 €.

**Opéra, compte-rendu critique.
Saint-Etienne. Grand Théâtre
Massenet, 24 avril 2015.
Wolfgang Amadeus Mozart : Die
Zauberflöte. Chiara Skerath,**

Jussi Myllys, Philippe Spiegel, Hila Fahima, Richard Wiegold. David Reiland, direction musicale. Pet Halmen, mise en scène. Reprise : Eric Vigié

Après Vichy, cette production de la Flûte Enchantée imaginée par Pet Halmen en 2007 et reprise par son ancien assistant, Eric Vigié – actuel directeur de l'Opéra de Lausanne, où elle reviendra pour clore la saison en cours –, fait halte à Saint-Etienne pour trois soirs.

La mise en scène prend pour centre la bibliothèque Anna-Amalia de Weimar, classée au patrimoine mondial de l'UNESCO, ravagée par un incendie en 2004. Dans les flammes disparaissent ainsi de véritables trésors, dont une des premières éditions du Singspiel mozartien ainsi que des dessins de Goethe en prévision d'une suite au chef d'œuvre. Ces livres partis en fumée, c'est une partie de la Connaissance qui s'efface, et quel combat dirige la Flûte Enchantée sinon celui du savoir contre l'obscurantisme ?

Si le propos met du temps à s'imposer dans toute sa clarté, sa réalisation visuelle demeure admirable, notamment cette bibliothèque calcinée éclairée par la lumière noire, qui symbolise les ténèbres sur lesquelles règne la Reine de la Nuit et dont les Initiés doivent écarter les voiles, rayonnages qui se remplissent dans l'empire de Sarastro.



Une Flûte dans les livres de Weimar

La nocturne souveraine, qui apparaît sortant d'un sarcophage et entourée par deux Anubis, ne manque pas de charmes pour convaincre le jeune Tamino, étudiant tentant à son entrée de sauver quelques ouvrages du bâtiment en feu ; tandis que Sarastro, figurant Goethe par Tischbaum dans le tableau final, paraît moins universellement bon qu'on l' imagine, presque despote – quoique éclairé – dans un absolu souci de confier une place à chacun durant le chœur de fin, installant son ennemie jurée à ses côtés. Les symboles de la franc-maçonnerie demeurent éminemment présents, dans un fourmillement d'idées qui pécherait presque par excès.

Nous découvrons ce soir-là le chef belge David Reiland, assistant dans la maison stéphanoise et sauveur au moment des événements ayant secoué l'Opéra-Théâtre, et nous avons été conquis. Un geste ample mais sans lourdeur, une direction aérienne mais toujours charpentée, une respiration à l'unisson des solistes, un sens rare des couleurs et une justesse sans faille des tempi... Des qualités sublimées par un bonheur visible de donner vie à cette musique, que demander de plus ? Inutile de rajouter que nous avons déjà hâte de retrouver ce jeune chef à l'avenir radieux.

La distribution couvée par cette baguette pleine de promesses ose le pari de la jeunesse, et offre des portraits qui promettent pour l'avenir. Au premier plan, la première Pamina de la soprano suisse Chiara Skerath. La chanteuse fait admirer son magnifique sens musical et la beauté aérienne de ses piani, où son timbre rappelle délicieusement Lucia Popp. Si les forte, notamment dans l'aigu, pouvaient profiter de cette émission libre et flottante, on tiendrait là une grande interprète du rôle.

A ses côtés, le ténor finlandais Jussi Myllys convient

idéalement à ce Tamino inexpérimenté et grandissant au fil de l'œuvre. Si l'air du portrait semble cueillir l'interprète à froid, les scènes suivantes le voient gagner en assurance, tant scénique que vocale, pour culminer sur une scène des épreuves de toute beauté.

Jeune Reine de la Nuit, l'israélienne Hila Fahima se tire avec les honneurs de cette écriture difficile, notamment par d'excellentes vocalises et des suraigus assurés autant que sonores. Lui manquent simplement une autorité et un lâcher-prise dans l'incarnation que lui apportera l'expérience.

Pingouin attachant arraché à sa banquise, le Papageno du baryton autrichien Philippe Spiegel rafle la mise, fin musicien au naturel vocal confondant – un idéal pour ce rôle – autant que comédien aux multiples facettes, aussi drôle que profondément émouvant. Chloé Briot, Papagena bien chantante, forme avec lui un duo merveilleusement apparié, salué comme il se doit par un authentique triomphe.

On saluera également l'excellence des trois Dames incarnées par Camille Poul, Romie Estèves, Mélodie Ruvio, en remarquant particulièrement l'impact de la première. Très bon Monostatos, plus ambigu que de coutume, de Mark Omvlee, tandis que Enguerrand de Hys et Luc Bertin-Hugault se complètent idéalement en prêtres et hommes d'armes.

Attendrissants, les trois enfants de la Maîtrise du Conseil Général de la Loire, qui mettent tout leur cœur dans chacune de leurs apparitions.

Seul le Sarastro charbonneux de Richard Wiegold déçoit par manque d'ampleur.

Le chœur maison, fidèle à lui-même, remplit parfaitement son rôle, et les musiciens de l'Orchestre Saint-Etienne Loire donnent le meilleur d'eux-mêmes, comme galvanisés par la joie communicative du chef. Une bien agréable soirée, riche de promesses qu'on espère voir se réaliser.

Saint-Etienne. Grand Théâtre Massenet, 24 avril 2015. Wolfgang Amadeus Mozart : Die Zauberflöte. Livret d'Emmanuel Schikaneder. Avec Pamina : Chiara Skerath ; Tamino : Jussi

Myllys ; Papageno : Philippe Spiegel ; La Reine de la Nuit : Hila Fahima ; Sarastro / L'Orateur : Richard Wiegold ; Papagena : Chloé Briot ; Première Dame : Camille Poul ; Deuxième Dame : Romie Estèves ; Troisième Dame : Mélodie Ruvio ; Monostatos : Mark Omvlee ; Premier prêtre : Enguerrand de Hys ; Second prêtre : Luc Bertin-Hugault ; Les trois enfants : Enfants de la Maîtrise du Conseil Général de la Loire. Chœur Lyrique Saint-Etienne Loire ; Chef de chœur : Laurent Touche. Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire. Direction musicale : David Reiland. Mise en scène, décors, costumes, lumières : Pet Halmen ; Reprise : Eric Vigié ; Chef de chant : Cyril Goujon

CD, compte rendu critique. Angela Gheorghiu : autograph (1994-2011. 8 cd Warner classics)

CD. Angela Gheorghiu : autograph (25 ans de carrière). Scrupuleuse dans ses choix de répertoire, capricieuse comme une diva consciente de son art mais qui sait que périssable et fragile, elle doit le préserver toujours, « La Gheorghiu » resplendit toujours (et bientôt dans Adriana Lecouvreur de Cilea, – son dernier rôle important-, à l'Opéra de Paris, en juin et



juillet prochains, (23 juin>15 juillet 2015), et dans la mise en scène créée pour elle à Londres en 2010 par McVicar, éditée au DVD avec l'éblouissant Kaufmann en Maurizio...) : timbre clair et charnu, à la fois blessé et irradiant, le soprano velouté et sombre de la belle brune a marqué les rôles d'héroïnes verdiennes : Traviata en 1994 sous la direction de Solti qui l'a ainsi révélée ; Mimi dans la Bohème, dont le partenaire en 1996 Roberto Alagna devient son mari (ils sont séparés depuis) ; Carmen en 2002 avec Plasson (qui n'est pas sa meilleure réussite), surtout Tosca en 2000 au cinéma (Benoit Jacquot) : un personnage fervent, fragile et fort à la fois qui convient à la couleur et au caractère de son chant. Celle qui a été révélée à 29 ans n'a plus cessé depuis d'éblouir les scènes internationales : à Londres, New York, Salzbourg, Milan, Munich et plus rarement en France... Le coffret de 8 cd et 1 dvd (bonus comprenant un entretien radiophonique en anglais de la cantatrice sur ses rôles phares) édité par Warner classics délivre la quintessence d'une carrière menée avec intelligence et discernement, laissant une témoignage unique à ce jour sur plusieurs prises de rôles (les enregistrements suivent la tenue sur scène) que la soprano roumaine née en 1965 aura marqué par l'intelligence du style, la suavité, la justesse musicale, un grain de voix à la fois lacrymal et corsé qui lui permet de toujours convaincre dans les rôles moins dramatiques que vraiment angéliques et tragiques. Le coffret Warner fête ses déjà 20 ans de carrière et les 25 ans de ses débuts. La moisson est stupéfiante et dans les choix mesurés, réfléchis, révèle l'instinct sûr d'une diva qui a su, contrairement à d'autres, respecter et préserver son instrument.

Les 20 ans de la carrière de la soprano roumaine Angela

Gheorghiu diva verdienne et puccinienne



Le CD1 « femmes fatales » comprend sa Carmen avec Plasson et Roberto Alagna en 2002, sa Manon avec le même Alagna en 1999. Le CD2 célèbre ses affinités pucciniennes (aussi évidentes et naturelles que celles verdienues) : Tosca évidemment (toujours avec Alagna en 2000), et sa Butterfly (plus travaillée moins coulant de source : Rome, 2008, Pappano avec l'irrésistible Kaufmann). Le CD3 est le plus juste du point de vue stylistique : jamais Gheorghiu n'a tant convaincu que dans le rôle des filles plutôt que des amoureuses : son angélisme tragique sublime l'expression de la filiation ainsi ses Amelia de Simon Boccanegra (Abbado, 1998), Gilda de Rigoletto (Chailly, 1999), Juliette de Gounod (avec Alagna, composant un duo sublime par sa couleur et son éloquence sombre et héroïque sous la baguette de Plasson, 1995), Charlotte de Werther (avec Alagna en 1998), Chimène du Cid (2010) ou Louise de Charpentier (2001). Le CD4 est un récital non moins captivant accompagné par entre autres par Jeff Cohen (Milan, 2006) qui souligne le soin du texte et l'architecture dramatique de chaque air (mais ni Porpora ni Haendel ne gagnent dans ce vibrato appuyé ni dans cette ligne inféodé au tremolo) ; y paraît par contre sa Comtesse des Noces (incursion mozartienne pleine de profondeur et de gravité tendre, de couleur essentiellement lacrymale, au velouté nostalgique, Londres 2006 sous la direction de Ion Martin, lourde et pesante aux tempi pachydermiques). L'apport de ce disque reste cependant l'offrande belcantiste de la Roumaine chantant Rossini et Bellini avec une séduction et un contrôle de la ligne, et toujours sa couleur tragique parfois âpre comme l'était Callas, qui font trembler : Rosina

déterminée, Norma éthérée font aussi partie de l'accomplissement d'une voix singulière.

Le CD5 fait la part belle à Verdi : mélodies, opéras, oratorio (Libera me du Requiem, Abbado, 2001). S'y imposent naturellement : sa Violetta de 2010, et clin d'œil au miracle soltien de 1994 : l'Addio del passato de l'acte III. Mais aussi sa Leonora du Trouvère (Trovatore, Pappano, Londres, 2000) ; Elisabetta de Don Carlo (Abbado, Berlin, 1998)... Coup de cœur particulier pour le CD6, « verismo » dans lequel la diva a su approfondir la couleur sombre de son timbre de velours : Nedda de Pagliacci de Leoncavallo (2010), Suze de l'Amico Fritz (1995), Mimi (diverses prises de 1995, 2004 et 2010) : Maddalena d'Andrea Chenier de Giordano (2010), La Wally et surtout Adriana Lecouvreur de Cilea où figurent les deux airs clés de l'actrice amouruse (Io son l'umile ancella (I) puis Poveri fiori, gemme de' prati (IV, 2001) ; enfin Magda de La Rondine de Puccini (1996). Mention particulière aussi pour sa Suor Angelica (Senza mamma, 2004). Le CD7 confirme sa parfaite diction française chez Gounod, Bizet et Brel (récital couplé avec les compositeurs roumains ses compatriotes tels Brediceanu, Grigorio, Gheciu. Le CD8 reproduit une émission pour le BBC où Angela en 2004, se raconte au micro en anglais, récapitulation de sa carrière (souvenirs familiaux et témoignages d'une vocation pleinement assouvie par le travail...). Coffret en forme de portrait hommage absolument incontournable. A écouter pour mieux préparer votre prochaine écoute d'Adriana Lecouvreur à l'affiche de l'Opéra Bastille en juin et juillet 2015.

CD, compte rendu critique. Angela Gheorghiu : autograph (compilation recordings 1994-2011). 8 cd + 1 dvd. Coffret Warner classics 082564610478

La Garenne-Colombes (92). Académie d'été du Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini (17-22 août 2015), Inscriptions jusqu'au 1er juin 2015.



La Garenne-Colombes (92). Académie d'été du Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini (17-22 août 2015), envoi des dossiers jusqu'au 1er juin 2015. Pour répondre à la demande spécifique et récurrente de l'enseignement de la technique vocale belcantiste, le **Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini** créé par le chef d'orchestre Marco Guidarini propose un stage d'apprentissage et de perfectionnement au bel canto romantique italien : Rossini, Bellini, Donizetti... Le Concours Bellini présente ainsi son Académie d'été, du 17 au 22 août 2015 à la Garenne-Colombes (au Théâtre de la Médiathèque). Au programme : atelier lyrique (technique vocale par Viorica Cortez, mezzo soprano ; interprétation stylistique du répertoire belcantiste par Marco Guidarini, chef d'orchestre), concert de fin de stage.

Vincenzo Bellini Bel Canto Académie

Académie d'été du Concours international Vincenzo Bellini

Du 17 au 22 août 2015
La Garennes-Colombes, 92 250

dépôt des dossiers de candidatures jusqu'au 1er juin



Académie réservée aux chanteurs professionnels, chefs de chant et chefs d'orchestre. Cours le matin et l'après midi : 10-13h et 14-18h. Deux pianistes chefs de chant assisteront les maitres de stage. Un concert aura lieu en fin de stage le 22 août 2015.

Date des inscriptions et envoi des dossiers : **du 15 avril au 1er juin 2015.**

Informations sur le site [Musicarte \(organisateur du Concours Bellini et de l'Académie d'été\)](http://musicarte.org) ou au 06 09 58 85 97, mail : musicarte-org@live.fr.

Consultez aussi le site du Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini : www.concoursinternationaldebelcantovincenzobellini.com

[VOIR notre grand reportage sur le Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini](#) (réalisation © classiquenews 2014)

CONCOURS BELLINI 2015. Les candidatures pour le prochain Concours Vincenzo Bellini (3 et 4 décembre 2015 à La Garenne-Colombes) sont ouvertes jusqu'au 10 juillet 2015. Les auditions de sélection des candidats auront lieu **le 17 juillet 2015** à La Garenne-Colombes (92). [Consultez le site de Musicarte productions pour déposer votre dossier](#)

**CD. Il Pianto d'Orfeo
(Scherzi Musicali, Achten
2013 – 1 cd DHM)**



CD. **Il Pianto d'Orfeo** (Scherzi Musicali, Achten 2013 – 1 cd DHM). Structuré comme un drame lyrique, le programme essentiellement dédié au premier baroque (XVII^e italien, Seicento) se compose de quatre épisodes entre un prologue (magnifique sinfonia de Luigi Rossi) et son épilogue (Lasciate Averno du même Rossi, auteur hier révélé par William Christie et décidément

superlatif) : souhaitant démontrer que le genre opéra est né par le mythe d'Orphée et précisément dans le chant plaintif du berger thrace (il pianto d'Orfeo), instrumentistes et baryton directeur de Scherzi Musicali s'engagent ici pour l'articulation de la geste orphique illustrée par les intermèdes et premiers ouvrages composés par les premiers baroques : de Merula à Cavalieri, de Caccini à Monteverdi, de Rossi à Peri, se précise ainsi de l'un à l'autre, ce chant mi déclamé mi parlé, parlar cantando qui s'inspirant du souffle naturel de la parole, perfectionne un nouvel art d'explication du texte. En témoigne cet art du chant défendu avec plus de noblesse que de sensualité par le baryton et directeur de l'ensemble Nicolas Achten : la précision linguistique, l'intelligibilité, la justesse de l'intonation permettent concrètement de se plonger dans un bain de vertiges passionnels dont les plus grands champions sont moins les florentins Caccini et Peri que le romain Rossi d'une sensualité flamboyante qui parfois dépasse Monteverdi et annonce de facto Cavalli.

Aux origines de l'opéra : la prière

d'Orphée

Hélas le soprano de Deborah York a perdu de sa chair : voix blanche et droite qui contredit l'opulence languissante d'un Rossi par exemple (Mio ben, teco'l tormento...).

On suit ainsi les étapes du drame orphique : amours d'Orphée et d'Eurydice (I), puis mort d'Eurydice (II), lamentation et déploration (III : c'est là que le chant du berger infléchit jusqu'au dieu des enfers : indiscutablement Achten maîtrise les registres de la langue implorante, même si l'on peut regretter parfois de la dureté et un relâchement dans l'articulation. Les temps forts sont ici, la plainte confiée au seul cornet (la suave melodia) de Andrea Falconieri (scrupuleux, le cornet de Lambert Colosn reste linéaire) et surtout la prière d'Orphée à l'adresse de Pluton : Possente spirto de l'Orfeo de Monteverdi : style resserré et puissant du grand Claudio, véritable fondateur de l'opéra en 1607, avec ses effets d'échos entre violons et cornets, contrepoint lacrymaux du chant pur et agissant d'un Orphée, ardent, désirant et finalement victorieux, aux portes des Enfers. La projection du chanteur reste intense mais son chant aurait infiniment gagné à plus de simplicité et parfois d'atténuation, en servant davantage l'intelligibilité du texte (l'articulation est diluée au profit de la conduite vocale). Les instrumentistes se montrent plus inspirés encore dans l'intermède non vocal de Luigi Rossi « Les pleurs d'Orphée aillant perdu sa femme », sommet déploratif d'une intensité et gravité expressive digne de Monteverdi (page 24). Rossi composera bientôt son Orfeo de 1647 pour être joué à Paris à la demande de Mazarin.

Manquant là encore de souffle halluciné, d'urgence expressive, de relief mordant, Nicolas Achten semble bien peu inspiré dans le Landi final. Dommage mais on ne peut nier qu'il y manque encore une ferveur première, une impatience suave, surtout dans les couleurs de la voix, une diversité d'intentions qui aurait pu animer et habiter le texte autrement ; qualités ici

manquantes qui font les grands Orphées à l'opéra. Pas sûr que le chanteur puisse demain supporter la tension permanente en chantant intégralement Orfeo de Monteverdi : il y faut de la subtilité, de l'imagination, de la profondeur...

Face à un répertoire qui s'affichait prometteur voire passionnant, les musiciens de Scherzi Musicali -pour leur premier cd chez DHM (le label baroque de Sony classical), sont encore un peu verts. Mansue de temps d'approfondissement, manque de vrai travail de compréhension des intentions des textes... le résultat est encore trop superficiel, rendant plus que valable l'approche plus enfiévrée et visionnaire des Harnoncourt, Christie, Stubbs d'hier. Nos réserves ici et là n'empêchent pas de reconnaître un programme idéalement conçu, dont les facettes si ténues et nuancées méritaient une approche plus aboutie sur le plan vocal comme instrumental. Autre critique : pourquoi avoir mis sur le visuel de couverture les larmes d'une femme quand c'est bien le poète Orphée qui en s'exprimant a su émouvoir et convaincre : la plainte et la prière salvatrice dont il est question sont bien celles d'un homme, et non des moindres : l'inventeur du chant lyrique. Contresens et source de confusion pour le jeune public et les curieux non connaisseurs (mais on y reconnaît bien les promesses d'un marketing approximatif). En conclusion : voici un ensemble à suivre avec l'espoir, inspiré par un répertoire si exigeant, qu'il se perfectionne encore et encore.

CD; compte rendu critique. Il Pianto d'Orfeo (or the birth of opera). Luigi Rossi, Caccini, Peri, Monteverdi, ... Scherzi Musicali. Nicolas Achten, baryton. Deborah York, soprano. 1 cd DHM Deutsche harmonia mundi. Enregistré en novembre 2013 en Belgique.

CD, compte rendu critique. If the owl calls again. ... récital de Christianne Stotjin, mezzo soprano (1 cd Warner classics)



CD, compte rendu critique. If the owl calls again. ... récital de Christianne Stotjin, mezzo soprano (1 cd Warner classics). La mezzo néerlandaise née à Delft patrie de Vermeer, Christianne Stotjin cultive des couleurs chambristes souvent embrasées qui lui conviennent idéalement d'autant qu'elle s'entoure de partenaires instrumentistes (pointures chambristes du groupe Oxalys dont le flûtiste requis pour Delage entre autres, Ton Fret...) ; aux côtés de la cantatrice au souffle capiteux, les musiciens partagent un même feu crépitant, précis et allusif composant des paysages introspectifs comme une série d'illuminations ... atmosphère du songe et de la prière aussi comme de la nuit mystérieuse : la cantatrice superbe diseuse (ses disques précédents en témoignent : outre Mahler, elle a chanté Schubert et Wolf...), exprime par son timbre capiteux et chaud, sa diction parfaite même en français pour Delage et Ravel, l'essence poétique, suggestive, enivrée et sensuelle des textes assemblés.



Dans ce parcours serti (baudelairien), aux sons et mots qui se répondent, avouons notre totale enthousiasme pour les quatre poèmes hindous de Maurice Delage, immersion impresionniste constellée des perles vocales où la mezzo sait conserver

toujours l'intelligibilité linguistique, tout en soignant la tension et la ciselée poétique requise. Les Delage forment un préambule idéal pour sa propre lecture des deux Ravel : Kaddisj et L'énigme éternelle d'un raffinement expressif semblable (avec duduk pour le premier chant : ajout pertinent qui creuse la couleur doloriste).

La limpidité des 3 mélodies de Martin; puis le lyrisme embrasé des trois songs de Frank Bridge, trois ponts vers une extase nocturne à la voluptueuse et tenace étrangeté, ferment le récital en tout point superbement habité. Le timbre soyeux et rugueux et pourtant aux aigus clairs de Christianne Stotjin sait développer une articulation précise et suggestive qui pourrait la conduire vers Charlotte, Carmen. Sa maîtrise des mondes clos et itnérieurs, son sens de la mélodie et du lied convainquent.

Le soin des chansons ainsi collectées, la complicité des instrumentistes, la profonde originalité du parcours sous l'aile d'un hibou initiateur et protecteur (voir le visuel de couverture et lire la notice) affirme ici un tempérament et une nature musicienne superlative, amoureuse des mots. Envoûtant. C'est naturellement un nouveau CLIC de classiquenews.

CD, compte rendu critique. If the owl calls again. Récital de Christianne Stotjin, mezzo soprano. Mélodies et songs de Marx, De Kanter, Moussorgski, Maurice Delage, Ravel, Frank Martin, Caplet, Frank Bridge. Joseph Breinl (piano), Antoine Tamestit (alto), Rick Stotijn (contre basse), Toon Fret (flûte), Oxalys Ensemble. 1 cd **Warner classics**.

Livres, critique. Jean-Claude Menou : *Le voyage-exil de Liszt et Marie d'Agoult en Italie, 1837-1839* (Actes Sud).

Livres, critique. Jean-Claude Menou : *Le voyage-exil de Liszt et Marie d'Agoult en Italie, 1837-1839* (Actes Sud). Pendant 2 années (1837-1839), le jeune virtuose du piano, **Franz Liszt et sa nouvelle compagne la Comtesse Marie d'Agoult**, son aînée scandaleuse, convolent avec l'insouciance de jeunes amants enivrés. Ils partent faire leur tour d'Italie : lac majeur et lac de Côme, Milan son Duomo, et la chartreuses de Pavie, Brescia, Vérone et bien sûr Venise : Liszt s'enthousiasme comme peu avant lui sur les peintres et les œuvres artistiques ainsi découvertes. Raphaël lui inspire lo Sposalizio (Les noces de la Vierge), Véronèse et Leonard, surtout Titien et ses vertiges chromatiques. A Florence, le pianiste a la passion de Michel-Ange (et sa Pensée) ; puis à Rome, chacun s'intéresse à ce qui l'inspire, en particulier non les églises baroques mais les traces spectaculaires d'une Antiquité éternelle. Ils retrouvent le directeur de l'Académie de France : Monsieur Ingres (qui fera leur portrait et qui jouera son violon avec le célèbre pianiste). Mais rien ne dépasse le sentiment éprouvé avec



Sainte-Beuve, en visitant les vestiges du domaine impérial d'Hadrien à Tivoli : les cyprès et la lumière du soir de la Villa Adriana comme l'on disait alors, inspireront alors Liszt devenu abbé, près de 40 ans plus tard (1877 : *Jeux d'eaux à la Villa d'Este...*). Naples fut envisagée mais jamais atteinte.

1837-1839: le duo scandaleux Liszt / d'Agoult visite l'Italie patrimoniale et culturelle...

Liszt : « vagabond infatigable », amoureux des arts



Entre temps (mai 1839), Marie accouche de Daniel, frère de Cosima née avant lui... Car la matière de ce formidable témoignage vient en partie du journal de d'Agoult, femme de caractère et de tempérament (mariée à Charles d'Agoult, elle

a tout quitté pour suivre son jeune amant, bouleversant l'ordre bourgeois et sacrifiant la respectabilité de son rang). C'est aussi une féministe engagée que la liaison avec Liszt aiguille peu à peu, dévoilant une sensibilité ardente, celle de l'amoureuse passionnée, celle de la femme ayant ses convictions (nombreuses et ardemment défendues). De sorte qu'au fil de la lecture et des témoignages sur les émotions vécues sur le motif, se précisent des divergences entre les deux voyageurs qui augurent de leur séparation à venir. Liszt semble avoir été aussi léger et insouciant, « enfantin » ou éternel adolescent que Marie était responsable donc

exigeante...Il est vrai qu'ils n'avaient pas le même âge. Ainsi à Venise, Marie « *n'est que fiel. Et Liszt, enthousiasme* ». Il prendra le premier prétexte pour la laisser mariner dans son jus... puis revenir à elle, avec la première énergie.

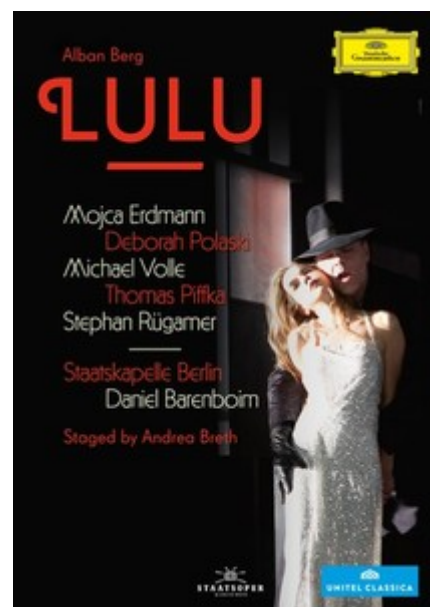


Le lecteur de ce fabuleux voyage culturel découvre le choc des goûts et des sensibilités, dont surtout celle de Liszt, l'un des rares pianistes et compositeurs qui eut sur la peinture et l'art en général de véritables affinités, puisant dans l'émerveillement ressenti, la source de ses inspirations musicales. « *Raphael et Michel-Ange me faisaient mieux comprendre Mozart et Beethoven* », écrit-il en frère de tous les artistes, en humaniste ouvert, curieux et généreux. L'auteur s'appuyant sur une recherche livresque et touristique spécifique (il précise avoir effectué 7 voyages sur le terrain!) offre ce monde imaginaire, hautement artistique, qui compose les paysages intérieurs et intimes de Franz Liszt. C'est aussi un guide particulier que l'amateur italophile pourra pratiquer in situ... sur les traces de Franz et Marie. **Passionnant. Et donc naturellement CLIC de classiquenews.**

Livres, critique. Jean-Claude Menou : Le voyage-exil de Franz Liszt et Marie d'Agoult en Italie (Actes Sud). ISBN 978 2 330 04808 2. Parution : avril 2015.

DVD. Alban Berg : Lulu. Mojca Erdmann (Barenboim, 2012, 1 dvd Deutsche Grammophon)

DVD, critique. Alban Berg : Lulu. Mojca Erdmann (Barenboim, 2012, 1 dvd Deutsche Grammophon). Berlin, avril 2012 : au théâtre Unter den Linden, Barenboim dirige Wozzek puis Lulu, ici dans la version non de Friedrich Cerha, mais celle, s'agissant du III, de D R Coleman. A partir des fragments laissés par Berg en 1935, le musicologue a reconcentré les sections parvenues, décousu l'ordre de Cerha (plus de prologue ni de scène parisienne habituelles dans le III) mais une formule resserrée, dense, précipitant la mort de Lulu (en coulisses), afin de « préserver l'effet de symétrie » souhaité par Berg dans l'architecture globale de son second opéra. Andrea Breth peine à révéler une vision cohérente et précise d'un drame scénique qui éblouit par son étrangeté pourtant. Il y a de la confusion dans ce dispositif quoique la tension reste palpable.



Le mystère, le trouble, la gêne surtout et les frémissements d'une destruction totale sont perceptibles dans un drame qui moderniste et inclassable concentre les fissures et catastrophes de l'époque : la destruction de la république de Weimar sous la montée de l'hitlérisme. Cimetière de voitures, perspectives tronquées, chanteurs au sol... tout indique ici la fin de l'ordre bourgeois.



Côté chanteurs, évidemment la silhouette juvénile, au corps gracie de la soprano **Mojca Ermann**, vraie poupée glamour, séduit dans le rôle de la femme enfant, perverse et attendrissante (la beauté du diable?) : son timbre pincé, malgré des aigus mal tenus, n'en finit pas de troubler voire de captiver. **Debora Polaski** fait une comtesse solide et très émouvante au III dans son air de déploration au cimetière, sorte de chant funèbre sur le genre humain à l'agonie... quand **Michael Volle**, vrai vedette de la soirée, incarne avec une finesse nuancée et le Docteur Schön et à la fin, Jack l'éventreur... présence à la fois paternelle, fraternelle, et dans les faits maritale (humain surtout humain donc périssable : il meurt de facto au II, tué par la belle qui lui tire une

balle dans le dos) et enfin juge implacable face à la monstruosité humaine. L'homme (la femme ici) est une saloperie délicateuse... qui exploite et consomme sans scrupule ni morale jusqu'à la mort.

Daniel Barenboim veille dans la fosse à ce dévoilement progressif de la catastrophe et de l'effroi collectif : le sexe désigne la mort ; le désir c'est la manipulation ; l'amour, un esclavage... et l'humanité, l'annonce d'une mort inéluctable. Au final qu'avons nous sur scène, une ambiance délétère et des morts à la pelle : les deux premiers maris de Lulu (le professeur de médecine puis le peintre), enfin Schön et son fils Alwa, Lulu elle-même. Cirque fantastique et scène pathétique, la production berlinoise reste honnête. Volle et Polaski sont très convaincants, les maillons forts du spectacle : c'est d'ailleurs eux deux qui ferment le rituel théâtral après l'embrasement final. Le dernier tableau est le plus réussi dans son dépouillement. Mais on lui préférera d'emblée la version éditée par DG également, avec Petibon dans la mise en scène de Py.

DVD, critique. Berg : Lulu (version berlinoise inédite de DR Coleman, 2012). Mojca Erdmann (Lulu), Deborah Polaski (la comtesse Geschwitz), Michael Volle (Schön, Jack), Thomas Piffka (Alwa), Stephan Rügamer (le peintre). Staatskapelle Berlin. Daniel Barenboim, direction. Andrea Breth, mise en scène. Filmé à Berlin en mars 2012. 1 DVD Deutsche Grammophon 0440 073 4934

**Versailles. Salon d'Hercule,
le 16 avril 2015. Claudio
Monteverdi (1567 – 1643). Il
combattimento di Tancredi &
Clorinda. Madrigaux guerriers
du Livre VIII. Miriam Allan,
soprano ; Hannah Morrison,
soprano ; Lucile Richardot,
contralto ; Stéphanie
Leclercq, contralto ; Cyril
Costanzo et Lisandro Abadie,
basses. Les Arts Florissants,
Paul Agnew, ténor et
direction.**



Les Arts Florissants ont entamé en 2012 une tournée consacrée aux madrigaux de Claudio Monteverdi. Sur le chemin de ce qui est presque un pèlerinage musical, ils ont, à l'occasion de quasi chaque Livre, fait une halte sous les ors du Palais des rois de France à Versailles. Le Salon d'Hercule est tout particulièrement indiqué tant par son cadre que son décor et son acoustique pour accueillir

celui dont la musique est tout comme les deux œuvres du peintre qui ornent ce salon, – Paolo Véronèse –, l'expression de la quintessence même de ce que Philippe Beaussant appelle l'instant privilégié du « Passage ». Que de fois Monteverdi dut croiser aussi bien à Mantoue qu'à Venise, les tableaux de celui qui l'avait précédé. Tous deux ouvrirent la voie à de nouveaux univers qui aujourd'hui encore nous émerveillent.

La quête des Arts Florissants n'est pas loin de toucher à sa fin. L'intégrale entreprise parvient au VIII^{ème} Livre, celui qui rend tout à la fois un hommage à un genre en voie de disparition, le madrigal-, et qui souligne l'émergence de ce genre nouveau qu'est l'opéra. Ce VIII^{ème} livre est en fait composé de deux Livres : les Madrigali Guerrieri et les Madrigali Amorosi. Et c'est le premier que nous ont donné à entendre ce soir, les musiciens et chanteurs, réunis par Paul Agnew pour l'occasion.

C'est dans le VIII^{ème} Livre que l'on trouve le Combattimento di Tancredi e Clorinda dont les Arts Florissants nous ont offert une version théâtralisée avec une mise en espace, discrète pourtant très réussie, faite de quelques déplacements scéniques et d'échanges de regards très appuyés.

Mais pour l'essentiel, c'est tout à la fois le soin apporté aux mots, aux phrasés, à la beauté de la langue et à sa poésie musicale qui une fois de plus soulève notre enthousiasme dans cette intégrale en concerts des Arts Florissants. Ici tout semble aller de soi, y compris dans l'interprétation virtuose du Ballo delle Ingrate. Les timbres parfaitement appariés viennent s'enrichir. Paul Agnew a parfaitement choisi ses chanteurs et ses musiciens. Sa direction, fruit d'un travail en commun de déjà bientôt trois ans, a l'élégance du partage assumé et amical. Il va jusqu'à créer une complicité avec le public, car en plusieurs moments, il prend la parole pour nous dire, avec son charmant accent si british, tout ce qui rend si unique la rencontre avec Claudio Monteverdi.

Les 7 chanteurs réunis forment la distribution quasi idéale, qui donne vie à cette musique où se mêlent la tragédie et la sensualité baroque. Toutes et tous ont déjà participé à la

tournée et leur connivence avec la sensibilité de ce répertoire est une évidence. Quant aux musiciens, ils apportent des couleurs luxuriantes et charnelles, dont émanent tout à la fois lumière et âpreté. Dans le combat de Tancredi et Clorinde, les cordes deviennent aussi tranchantes que la lame d'une épée, tandis que dans *Altri canti d'amor, tenero arciero*, elles sont aussi voluptueuses que les velours de Véronèse.

Cette soirée magnifique, à laquelle un public nombreux s'est pressé, a obtenu sa gratitude enthousiaste, tant l'enchantement en a été un vrai bonheur. Décidément la saison musicale défendue par Château de Versailles Spectacles (CVS) est une très belle réussite artistique... baroque. Chaque programme musical trouve dans les salles et sites du château, son écrin idéal.

Livres, compte rendu critique. Entartete Musik : les musiques interdites sous le IIIème Reich. Elise Petit et Bruno Giner (Bleu nuit éditeur)

☒ Livres, compte rendu critique. Entartete Musik : les musiques interdites sous le IIIème Reich. Elise Petit et Bruno Giner (Bleu nuit éditeur). Coup de coeur de la Rédaction livres de classiquenews, le nouvel opus édité par Bleu Nuit est exemplaire : peu d'ouvrages éclairent aussi bien le

contexte des compositeurs inquiétés, interdits par le régime nazi dans les années 1930. Les deux auteurs présentent dans un esprit synthétique aux développements passionnants, la période « heureuse » qui a précédé, celle de la jeune république de Weimar propre aux années florissantes 1920... avant la crise de 1929. Terrible événement qui précipite les rêves, l'utopie libertaire de la république d'avant Hitler. Chaque compositeurs bientôt poursuivi dans les années 1930 y est présenté, chacun selon son esthétique ou sa sensibilité : Hindemith et le courant du nouveau réalisme, l'essor du jazz, le dodécaphonisme de Schoenberg dont on comprend comme nul par ailleurs qu'il est favorisé dans l'essor artistique de Weimar... **La "Entartete Musik" (en allemand, Musique dégénérée)** qualifie un vaste répertoire musical d'œuvres et de compositeurs qui ont été interdits sous le IIIème Reich allemand. L'un des symboles reste l'exposition de Düsseldorf le 22 mai 1938, présentant pour la première fois dans l'ouvrage (chapitre V). C'est d'ailleurs sa reconstitution en 1988 qui a amorcé tout un courant de recherche et donc de découvertes dont le texte édité par Bleu Nuit récapitule les principaux apports...

Le discours de Goebbels pour la préservation la « pureté de la musique allemande », repli et crispation identitaire ultra nationaliste, lui-même inspiré par l'idéologie de Alfred Rosenberg, prône en système une politique d'épuration artistique et culturelle qui débute dès que 1933 quand Hitler accède aux fonctions politiques suprêmes : il n'aura de cesse ensuite que de détruire le pacte républicain et démocratique qui était né après 1918...

1933-1945 : le temps des « dégénérés »



Prônant les nouveaux dieux de l'identité allemande purifiée, soit Beethoven Wagner, Bruckner..., les nazis interdisent de facto et sans alternative aucune : le juif, le noir (le nègre selon la terminologie de l'époque), le jazz, les modernistes, communistes et dadaïstes, c'est à dire

précisément les musiques atonales, celles de la seconde École de Vienne (musique sérielle), le jazz « nègre », la musique tzigane, les compositeurs de confession juive, ou issus de familles de confession juive, les compositeurs de gauche et une grande partie des musiques « modernistes » du premier tiers du XXe siècle.

Soit plus de deux cents compositeurs qui furent ainsi mis à l'index, dont Korngold, Schulhof, Weill ou encore Hindemith, d'abord « enfant exemplaire » puis interdit comme beaucoup. Evidemment face aux résistants, clandestins et bientôt incarcérés ou exilés, se précisent la place des antisémites Pfitzner et surtout Carl Orff, aux complaisances avérées vis à vis de l'idéal et du régime hitlérien.

La lecture du texte profite des multiples synthèses sur la période, éclaire les moyens effrayants mis en oeuvre par Hitler pour imposer un ordre esthétique nouveau purifié pendant les 12 années de barbarie totale (1933-1945)... et ce sont surtout plusieurs profils de compositeurs étiquetés dégénérés qui sortent de l'ombre, comme enfin réhabilités : aux côtés des célèbres Hartmann, Weill, Zemlinsky, Schönberg, Webern, Korngold ou Hindemith, voici les épinglés parce que « modernistes » : Ernst Toch, Erwin Schulhoff, Paul Dessau, Frederick Hollaender, Hans Eisler, Ernst Krenek, Stefan Holpe, Herbert Zipper, Louis Saguer, Norbert Glanzberg, Wilhelm Grätzer et les artistes déportés, morts en captivité : Viktor Ullman, Pavel Haas, Hans Krása, Gideon Klein... Nous parviennent aujourd'hui leur bouleversantes partitions parfois écrites en captivité. Aujourd'hui ce legs esthétique et artistique, aux côtés des enjeux mémoriels, frappe par son intensité singulière, son humanisme sous jacent. Passionnant et très émouvant.

[Livres, compte rendu critique. Entartete Musik : les musiques interdites sous le IIIème Reich. Elise Petit et Bruno Giner \(Bleu nuit éditeur\).](#) EAN : 9782358840477. Horizons n°49. Parution : avril 2015. 176 pages. Format : 140 x 200 mm. Prix public TTC: 20 €

